

La voix cathédrale

Danielle Tremblay

Number 60, Spring 1994

La voix

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13972ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, D. (1994). La voix cathédrale. *Moebius*, (60), 123–130.

La voix cathédrale

Danie Tremblay

Je le sens. Autour de moi l'air vibre. La lumière, plutôt : une lumière d'ambre. Elle baigne les choses comme une espèce de gelée. Gelée qui devrait durcir avec le passage du temps et des froids, exactement comme l'ambre autour des fossiles. La lumière me pénètre et glisse à travers mes os poreux. Roulée en boule, je me déplie. C'est délicieux, pas trop douloureux. J'attends le son qui va déchirer mes muscles, soulever mon épine dorsale et dévaster ma poitrine. Quelle extase ! J'écoute avec attention. Au début je ne reconnais rien. Toutes ces nuances, ces fêlures, ces fosses profondes dans l'acoustique : une chouette, un oiseau-mouche ou un grillon. Enchantée par tous ces sons, tous ces appels, je cherche à les retenir. J'apprivoise, je compose des bruits inédits. Je peux presque les entendre racler ma gorge !

Ariane se prête au jeu pendant de longues minutes. Elle offre son corps au complet dans la quête de son souffle. Son bassin solide, son torse déroulé, son plexus souple, ses joues rebondies. Tout cela va-t-il suffire ? Le chat dans sa gorge va-t-il sortir du sac ? Va-t-il gémir ou bien chanter ? Amusée, elle se compare à un vieil arbre moussu dont la sève ne circule plus. Plus de la même façon. Bien sûr, elle respire. Elle ne fait que ça : du bout des orteils à la racine des cheveux, elle s'applique. Mais c'est si dur de vibrer comme avant. Avant ? Elle ne sait même pas comment ça se passait. Trop de pensées parasites : elle trépigne. Elle ne peut garder la tonalité qu'elle a choisie. Sa frustration l'étouffe de plus en plus... Elle ne peut plus supporter l'immobilité.

Je me suis réveillée dans une vague de colère. J'ai aussitôt envoyé des influx apaisants à mon cerveau encore sous le choc de mon rêve. C'est trop bête ! L'obstacle doit être culturel. C'est devenu un tabou pas possible pour nous autres. Un tabou qui n'a rien de religieux : «un tabou humaniste», me répète sans cesse mon Anémone trop épanouie. Je lui imagine une voix si forte, à ma mère. Mais je n'ose pas le lui dire. Je me souviens des deux derniers mois de ma gestation comme si c'était hier. Un quart de siècle plus tôt, Anémone s'est unie télépathiquement à son fœtus déjà fille. C'était une des exploratrices les plus douées de son époque. Elle m'a littéralement préparée à naître : elle désirait tout pour moi. En même temps que les délices du nourrisson, j'ai connu l'anxiété des enfants du Progrès. Le climat désespérément harmonieux qu'Anémone m'infligeait a failli me rendre folle.

Ariane se lève et avale une bonne lampée de revitalisant cervical. C'est une vieille habitude maternelle et elle n'a pas la force de rompre la chaîne. Toute jeune enfant, elle a appris à démêler sensations et émotions aussi sûrement qu'un écheveau de laine. Elle sait qu'elle est hypersensible à certaines suggestions ou à certains climats. Contre la sollicitude alarmée d'Anémone, elle cultive ces situations instables avec un malin plaisir. Ariane vient juste de franchir le seuil de sa majorité. Elle ajuste son esprit à l'infini réseau de messages qu'elle canalise de mieux en mieux. Ariane est heureuse de la plupart de ses relations, très équilibrées. Même si elle porte un peu trop le poids des autres. Dans cet univers, tout le monde prend soin de la psyché de tout le monde : évolution oblige. À certains moments, la jeune femme souhaiterait un espace mental plus exclusif à sa disposition. Après chaque incursion de plus d'une heure en public, des poussées de révolte incontrôlables soulèvent son corps.

Aujourd'hui personne n'envisage de s'exprimer autrement que par ondes mentales. On nous l'a assez rabâché : les communications sont la clé des relations sociales et des échanges économiques. C'était sans doute nécessaire qu'elles prennent cette tangente en quatre siècles. J'ai visionné la semaine dernière un vieux film qui vulgarise les premières découvertes : les actions conjuguées du cortex cérébral avec les dernières générations des systèmes informatiques. J'ai observé fixement les visages des cobayes sur mon écran vidéo de poche. Certains me semblaient vidés de toute substance ; d'autres s'animaient ; d'autres encore gri-

maçaient sous la multiplication des données qui s'inscrivaient dans leurs têtes. Compte tenu de tous les risques, les premières expériences de réseaux continus d'ondes mentales ont plutôt bien marché. Par contre, avec tous ces cerveaux hyper-développés, le problème de l'intimité s'est posé avec beaucoup plus d'urgence. Quand j'ai quitté l'université, les débats faisaient encore rage au sujet des trois aspects de la nouvelle morale télépathique : branchement social, relations privilégiées, activités solitaires. Mais quand même, je ne changerais pas d'époque pour un milliard. Les ondes sont si efficaces et si riches de sens que leur maîtrise par chaque personne adulte compense pour tout le reste. Du moins c'est l'opinion courante en 2459. Personne n'oserait briser l'harmonie du contrôle réciproque. Personne sauf les Ermites, bien entendu.

Malgré la soudaine faiblesse de ses genoux (s'est-elle levée trop vite?), Ariane tournoie dans sa chambre en poursuivant son argumentation. Les meilleures applications de la télépathie et de l'autosuggestion se sont vécues dans le champ des loisirs et des œuvres artistiques. L'on s'est aussi aperçu que ces capacités décuplaient la jouissance sensuelle et amélioreraient toutes les fonctions vitales. A suivi alors la quête collective vers la longueur d'onde parfaite, contre la barbarie de la parole. Il arrivait que les personnes âgées se remémorent entre elles les ères de pollution auditive, de confusion affective et d'impasse politique. Ariane s'est vite lassée du tableau de ces misères, décrites à satiété par ses cours d'histoire et d'éthique de la communication. Elle avait trop bien appris ses leçons et cela même lui donnait une sorte de nausée. Et si elle voulait s'évaporer demain matin ? Ne plus rien savoir de personne !

Personne d'autre que moi. Je connaîtrais les courbes exactes de mes pensées à chaque seconde, sans avoir à écarter les filets bienveillants des autres. Je choisirais mes moments pour jeter des ponts. Mon esprit se bâtirait des codes tellement secrets que personne ne pourrait les dénicher dans mon sommeil. Personne ne veut me percer à jour de toute façon : ce serait un crime de faux accord, un viol. Mais si l'on ôtait toute possibilité de branchement, quel soulagement ce serait ! Un peu comme dans l'ancien temps que j'essaie d'imaginer. Les bruits organiques des émotions. Les bruits conscients et articulés de la parole. Les échanges plus précieux à cause de leurs maladresses. Le silence profond derrière tout ce qui passe. Dans le fond, les vieux rituels m'attirent. J'aime les étudier. Je suis prompte

aux «élans d'historienne», m'a déjà lancé mon paternel : tout un Diamant ! Tendre et ironique avec moi, il m'a toujours encouragée. Mon père est anthropologue. De ce fait, il cultive une nostalgie du meilleur cru. Pas au point de devenir un Ermite et de se débrancher spontanément ! Mon père est un sage et il n'a jamais aimé les gestes antisociaux. Par contre, plusieurs expériences mystiques ou perverses l'ont intrigué avec les années. On construisait des temples et on méditait pour éveiller la voix de chair et d'os ! Ces drôles de tentatives ont attiré de moins en moins de volontaires avec les années. Je revois la journée fatidique de mes quinze ans : le deuxième âge de l'initiation.

Les événements de cette journée ont injecté un merveilleux poison à Ariane : le goût des archives sonores. Elle a assimilé comme la prunelle de ses yeux les cadeaux de Diamant : trois bijoux d'enregistrements. Le dernier récital d'une charismatique voix du blues... Et puis les dialogues des baleines à bosse de l'Atlantique. Et enfin le plus beau, le plus fou : une anthologie mondiale de groupes vocaux a cappella. Tout de suite, Ariane a aimé la virtuosité, l'humour, le drame, l'intelligence de ces tapisseries vocales de l'Afrique, des Antilles, des pays slaves, de l'Asie, des trois Amériques. Les voix reconstituaient les couleurs et les reliefs de paysages sonores disparus : animaux, végétaux, mécaniques ou humains. Elles se mélangeaient à des rythmes effrénés. Elles s'échappaient des poitrines gonflées, des ventres moulus dans une étrange et voluptueuse indécence. Elle ne pensait pas que «chanter» (c'est ainsi qu'ils nommaient la chose) puisse avoir d'aussi beaux résultats sur la sensibilité. Très tôt Ariane s'est choquée des qualificatifs de ses copains pour sa musique : «primitive, une Babel, un Bordel». Elle leur répondait que les voix étaient les signatures des corps vibrants, et que c'était très fort. Une fois, elle s'est même battue contre une fille et deux gars particulièrement teigneux.

Je le savais, moi, qu'ils avaient peur. Peur de mon plaisir à écouter mes enregistrements fétiches. Ah ! Mon Diamant de père... Ses souhaits libertaires flottent au-dessus de ma tête. J'aimerais tellement le capter en ce moment ! Je ne sais pas ce qu'il comprendrait de mon rêve on ne peut plus solitaire. Je ne sais plus où je m'en vais : c'est une sensation bizarre pour moi. Peut-être que Diamant ne me reconnaîtrait plus. Dario, lui, me fuit carrément depuis des heures. Son cauchemar a provoqué toute cette résistance : je suis sûre qu'il n'a pas voulu me l'infliger. J'avoue que je

ne lui rends pas le vie facile ces temps-ci : toujours ma fascination pour les bruits, surtout les plus personnels. Je suis encore chatouillée de ses frissons : il m'a appelée dans un état de veille au petit matin. Je me suis branchée sur lui, avec de tendres précautions, pour ne pas envahir sa zone cérébrale intime. Mon buste massait ses omoplates, je lui prenais la paume et la frottais, une douce excitation me troublait... Quelque chose m'a saisie tout à coup. Une cacophonie joyeuse, extraite de son rêve.

Ariane n'aurait jamais, au grand jamais, exploré l'univers nocturne de Dario sans qu'il le sache. Mais là quelque chose débordait. On aurait dit de l'énergie résiduelle, celle du rêve de Dario, qui l'enveloppait tout entière. Une partition sonore précise éclatait dans sa tête : cliquetis, tintements, roulements, grincements, frottements et tonnerres. Elle ressentait les échos de tout cela sans grande surprise. Son compagnon adorait le monde des métaux et, par extension, des outils, des instruments et des mécanismes. Dans leurs meilleurs jours, ils jouaient tous les deux à partager leurs environnements préférés par stimulations audio-visuelles et tactiles. C'était extrêmement érotique, mais ils en avaient rarement perdu le contrôle. Cette fois, c'était différent. Plus Ariane plongeait dans cette trame sonore très chère et très obscure, plus elle avait envie d'y réagir de façon inattendue. Pour apaiser Dario et parce que, je l'avoue, cela me fascinait, j'ai évalué d'abord la fréquence, la hauteur, le volume et la profondeur des différents timbres. Je les ai emmagasinés dans ma zone créative, ce que je n'avais jamais fait pour moi seule. J'ai voulu reproduire les sonorités de Dario en visualisant différentes parties de mon corps : celles que j'aimais le mieux et que je tenais de mon Anémone de mère. Ce sifflement aiguisé là, entre mes lèvres. Ces espèces de cymbales, entre mes dents et ma voûte du palais. Ce robuste claquement, sous ma langue et entre mes doigts. Ces ronflements qui parcourent mon abdomen. Ces ressorts qui dansent dans mes reins. Ces câbles qui ondulent entre mes côtes et qui vrillent ma nuque. C'est venu sans crier gare. J'ai eu peur à l'instant où je jouissais. Ce que j'avais extrait de moi m'a saisie : je me suis vivement détournée mais le mal était fait.

Un cri perçant doublé d'un feulement grave et modulé. Dario a cherché d'où provenait la chose : sans trop y croire, il a tendu en tremblant une main vers son visage à elle. Ses yeux ovales bordés de longs cils traduisaient un étonnement si triste. Ariane a éprouvé les premières cruautés de la

passion revigorée et en même temps bafouée. Avec un calme terrible, Dario la chassait loin de son ombre. Se ressaisissant, elle a pris l'initiative des conversations matinales : le train d'ondes caressantes ne le consolait pas et arrivait à peine à la distraire de son propre gouffre. Elle s'est demandé amèrement quelle était la différence entre ce que Dario percevait de ses humeurs et la voix qu'elle leur donnait tant bien que mal. Qu'est-ce donc qui faisait si mal ? Bon, ce n'était pas aussi gracieux que chez les chanteurs fantômes de son adolescence. C'était tout de même un début. Tout en se préparant pour une saine équipée nocturne, Ariane se perdait en conjectures.

Lui si profond, si délicat. Jusqu'à cette fameuse nuit, il n'y avait rien de déraisonnable pour lui. Ai-je franchi sa zone de tolérance ? Mes désirs sont-ils trop bruts ? Nos petites fêtes se sont achevées bien vite aujourd'hui. Je me sens lourde de mes tripes à vif : elles ne sont plus présentables. Je devrais être contente : pour la première fois, je me sens tout à fait seule et libre de m'unir ou de rompre. Après m'être torturé les méninges pendant mes heures de loisir, je dois me rendre à l'évidence. Dario ne m'épaulera pas dans mes recherches : ce qu'il définit comme mon narcissisme. Cette marche ravive mes poumons : peut-être devrais-je me reposer dans un cirque en plein air et recommencer mon entraînement ? De fil en aiguille, je me pose des questions sur le bien-fondé de ma vie amoureuse. Les tempes me brûlent lorsque je songe à notre bonheur mûr de cinq ans. Je croyais vivre à fond avec lui. Je me trompais peut-être.

Dix heures ont passé. Ariane a décidé d'ajouter mentalement vingt-quatre heures à sa journée. Elle adapte graduellement son corps à ce nouveau rythme. Devant la fenêtre bombée du bar, le soleil explose en cristaux miniatures. Ariane grimace en sirotant une boisson un peu trop corsée. Une boisson comme Yolande aimait en faire collection. Yolande, sa première amour, la plus sauvage. Yolande perdue corps et biens pour le monde. Dans un passé pas trop lointain, elle avait rencontré une Ariane de quinze ans qui flairait les enregistrements rares dans un bazar faussement rétro. La compagnie de cette jeune tête chercheuse aux gestes félins l'avait séduite. Ariane quant à elle était éblouie par la vivacité et le dynamisme de Yolande : avec elle, un paradoxe n'attendait pas l'autre. Autant elles s'aimaient, autant elles s'exaspéraient.

Yo savait être à la fois diabolique et désarmante. Au seuil de ses dix-huit ans, elle était diplômée de la troisième initiation. Mais ce n'était pas seulement à cause de son âge qu'elle me surpassait. Nos vibrants tête-à-tête nous inondaient comme une drogue. J'en émergeais épuisée : seul mon orgueil me sauvait la face sous ses doux sarcasmes. Nos séances de massage sur toutes les coutures me renvertaient. Au bout de six mois, nous nous étions identifiées l'une à l'autre. Puis elle m'a désertée. Je ne lui ai pardonné qu'un an avant sa disparition. Au fond, cette rupture m'a rendu un fier service. Je rends grâce à Yo d'avoir fait germer mes premiers doutes sur le branchement des esprits en réseau. Il m'arrive de tant la regretter que je vendrais bien mes deux diapasons pour la revoir. Peu importe dans quel état ! Notre dernière rencontre, c'était il y a deux ans. Elle m'avait entretenue de sa passion pour les Vocalistes.

« Non, ce n'est pas une secte ! C'est encore plus dangereux ! » Yolande soulignait son message d'un malicieux clin d'œil. Elle avait d'abord rassuré Ariane : les Vocalistes n'avaient rien des Ermites qui se réduisaient au silence mental absolu. Les Vocalistes des deux sexes se présentaient avant tout comme des artistes d'avant-garde, des sortes de « dandys » de la voix. Les Vocalistes privilégiaient la synthèse de la voix en tant qu'œuvre, raffinée durant toute une vie. Les éléments les plus radicaux des Vocalistes entendaient laisser leurs voix en héritage à la postérité. Ils se vouaient au culte de la Différence. Au contact de leurs thèses, Yolande enrichissait ses techniques de méditation qu'elle avait déjà cultivées à l'extrême. Au prix de nombreuses heures de jeûne, elle fredonnait des mélodies entières et prononçait une dizaine de phrases. Mais elle ne pouvait réussir tout cela qu'une fois par mois. Fascinée, Ariane regardait de tous ses yeux sa peau pâle, presque transparente, comme elle ne l'avait jamais vue.

Le spectacle était poignant : sans s'en rendre compte, Yo se consumait au service de son art. Je me sentais confuse. Ma Yolande à moi conciliait sa vie et son travail créateur ! Ses yeux brillants et ses mains moites me confirmaient ma solitude de plus en plus pure. Comme elle a bien fait de me quitter ! Je comprends maintenant le cheminement actif de Yo et le mien, plus contemplatif. Oui, la voix est vraiment la trace unique. Ses combinaisons changeantes différencient chacun et chacune. Il fallait bien que je me retrouve isolée de tous, avec mon propre trou noir et ce magnifique besoin à combler. Il fallait que je n'aie plus rien

à perdre. À toi, Yo, je dédie ce beau vertige ! Pour une fois, je ne serai pas interrompue. Je sais que je peux tout faire en mon nom.

Ariane casse allègrement son verre contre la vitre. Elle sort du centre de loisirs et se rend au studio de son père, au cœur du vieux centre-ville. Rejetant la tête en arrière, elle prend la position d'attente. Elle sent qu'elle se retourne au-dedans d'elle comme un gant. Concentrée, elle entend se défaire un à un les nœuds, elle entend résonner chaque couche rythmique de son corps. Les images sonores fument en elle. Elle est dans tous ses états. Le cœur bat comme un gong aux résonances de ténor. La moelle épinière s'électrifie et des cris de crécelles en jaillissent. Les pommettes et l'arête du nez se sculptent soprano. Un contralto bien nourri s'écoule comme du cuivre chaud, du nombril jusqu'au bord des lèvres. Il se dépose royalement sur ces fils conducteurs de la gorge musicale : les cordes vocales. Ariane écoute les voix de sa chair devenir les matériaux de sa voix. Elle se sent sublime de grossièreté : personne n'est là pour l'entendre.

Je suis toujours là. Je m'extrait du labyrinthe. Les sons m'enveloppent. Ma tapisserie sonore à moi. Ma voix cathédrale, en moi et hors de moi. Je suis aux anges. Je module d'infinies variations sur mon thème. Je ris ! D'un rire énorme, qui me poignarde. De temps à autre, j'observe ma peau qui s'amincit comme un parchemin : une perte d'énergie excessive. Un cerveau trop puissant devient un inconvenient dans ces cas-là. Je vois se dessiner le détail de mes veines. Mais je n'ai pas mal : ce n'est pas l'horreur. Je n'ai jamais été aussi pleine de moi. Je ne sais pas combien de temps je pourrai tenir comme ça : des semaines, des mois ? Suspendue à mon chant, la seule chose qui ne vieillit pas en moi. Je n'ai plus peur de rien : un petit signal insistant de mon bulbe rachidien ne m'inquiète pas. Que mes cellules s'épuisent jusqu'à la dernière, j'irai jusqu'au bout. Cette voix qui me fait vivre deviendra mon testament. Je souhaite à n'importe qui une telle délivrance. Faire part de ce cadeau aux miens avant qu'il ne soit trop tard. Où se cache cette foutue console d'enregistrement ? L'ordre n'est pas mon fort dans un moment pareil ; mais je n'espère pas être comprise. Juste... écoutée.